

UNIVERSITE POPULAIRE DE TOULOUSE

***Pourquoi le Marxisme au XXI<sup>e</sup> siècle ?  
Économie, philosophie et politique marxistes :  
introduction à leur actualité***

M. F. TOUATI & E. BAROT

SEANCE 2 (date modifiée) : 13 décembre 2012

***Capital, valeur, plus-value  
& exploitation du travail  
(autour du Livre I du Capital)***

**EN VUE DE LA SEANCE**

**Bibliographie de travail :**

K. Marx, *Le Capital*, Livre I, section 1, chapitre 1  
F. Engels, *Anti-Dühring*, partie II, chapitres 1 et 6-7-8

**Pour compléter :**

K. Marx, *Travail salarié et capital*, 1847, *Nouvelle Gazette Rhénane*

Une préparation tout à fait adéquate sera effectuée avec la lecture intégrale de la brochure de Marx de 1865 intitulée **Salaire, prix et profit**, qui constitue en quelque sorte un résumé par anticipation par Marx lui-même des thèses essentielles qu'ils expose en 1867 dans le livre I du *Capital*.

Pour ces textes : <http://www.marxists.org/francais/index.htm>

**Introduction**

On a vu en quel sens, lors de la séance 1 que « l'économie politique », avec le socialisme français et la philosophie allemande, tout particulièrement la dialectique hégélienne et le matérialisme de Feuerbach, ont constitué les trois « sources », aux dires mêmes des jeunes Marx et Engels, à partir desquelles ils ont progressivement forgé d'un même mouvement leur matérialisme historique et leur communisme pratique, leurs visions et leurs pratiques unifiées de la science et de la révolution.

Cette séance 2, consacrée à quelques-unes des notions fondamentales explorées dans le Livre I du *Capital*, va mettre logiquement l'accent sur la 1<sup>ère</sup> source, l'EP, en tant qu'elle y fait l'objet de la « critique » fondamentale la plus systématique de toute l'œuvre de Marx et Engels, mais on verra sans difficulté combien elle est traversée par cette dialectique, c'est-à-dire entre autres par la saisie des contradictions constitutives du capitalisme qui en font une totalité sous tension, travaillée par des antagonismes plus ou moins larvés, s'exprimant périodiquement mais pas en permanence sous forme de crises et de conflits, conflits renvoyés en dernière instance à la lutte irréductible entre les deux classes fondamentales de la société, bourgeoisie et prolétariat.

**PLAN GENERAL DU LIVRE I**

**Préface** : 1/ « abstraction » du livre ; 2/ économie et histoire (anglaise)

**Postface** : 1/ « retard allemand » ; 2/ dialectique

**Section I. La marchandise et la monnaie**

Elaboration des catégories élémentaires et générales, permettant de penser ce qu'est un « mode de production » en général : valeur d'usage, valeur d'échange, forme marchandise, valeur, argent.

**II. La transformation de l'argent en capital**

Le régime « utile » de l'échange M-A-M et le régime capitaliste A-M-A'.

**III. La production de la plus-value absolue**

Penser l'exploitation, la productivité, les formes du travail, etc., et résoudre l'énigme du profit. Concept de plus-value et modes de calcul

**IV. La production de la plus-value relative**

**V. Recherches ultérieures sur la production de la PL**

Poursuite de l'étude sur les modes de calcul/d'objectivation de la plus-value, donc des formes et des degrés de l'exploitation

**VI. Le salaire**

Tour de force = montrer le caractère « dérivé » du salaire par rapport à l'idée de valeur-travail et de plus-value (dérivé de « Wert » = « Mehrwert »).

**VII. L'accumulation du capital**

Le MPC est dominé par une tendance à l'élargissement de son terrain (« production pour la production ») et de l'augmentation du capital.

**Ch. 24 L'accumulation primitive**

Genèse historique du capitalisme (exemple emblématique de l'Angleterre), mettant en lumière d'un point de vue historique ce que la sect. II et suiv. ont mis en lumière théoriquement / « abstraitement ».

Le caractère systématique du *Capital* n'est certes pas tombé du ciel<sup>1</sup> : c'est dès *L'esquisse d'une critique de l'économie politique* du jeune Engels en 1843-1844 que le chantier de l'analyse et de l'exploration des lois spécifiques du mode de production capitalisme occupe Marx et Engels, et la genèse de la théorie spécifiquement marxiste de la valeur et de la plus-value, c'est-à-dire de cette partie de la valeur produite dans l'économie sur le dos de la force de travail des prolétaires, mettra presque un quart de siècle, puisque le livre I du *Capital* est publié en 1867 en Allemagne, à trouver l'ordre d'exposition, l'angle d'attaque et les justifications les plus adéquates.

Beaucoup de débats sont toujours vifs sur la *réception* des textes de Marx, sur leurs traductions, leurs usages, et en France, il existe 3 traductions majeures du Livre I : Editions Sociales (J. Roy révisée par l'auteur), PUF-Quadrige (dirigée par J.-P. Lefebvre), et O.C. I, La Pléiade/Folio-Gallimard (dirigée par M. Rubel). Il y a en partie moins de difficultés pour le livre 1 que les autres, puisque les livres 2 et 3 ont été édités par Engels à titre posthume, certes sur la base des manuscrits *inachevés* de Marx, avec des choix et des sélections qui naturellement soulèvent avec plus ou moins d'enjeux des difficultés. *Dans le principe*, l'idéal est de pouvoir comparer les traductions avec le texte d'origine, dont l'édition critique dans la MEGA 2 est toujours en cours. Mais l'on sait bien que pour la plupart des gens, ce travail est difficile voire impossible. Par là l'essentiel c'est d'avoir à l'esprit le fait qu'une traduction *quelle qu'elle soit* n'est jamais exempte de partis-pris, de choix, qui peuvent notamment avoir des motifs politiques plus ou moins conscients ou affichés : donc quelle que soit l'édition que vous aurez entre les mains, gardez à l'esprit qu'une part de partialité l'affecte nécessairement.

2

La chose est tout aussi évidente pour toute littérature secondaire, écrite ou orale, sur Marx. Il ne faut JAMAIS (dans le principe là encore) se contenter des commentateurs. Voilà pourquoi, parce que le but de ce cycle est d'être un cycle de « formation », la lecture préliminaire des textes (biblio mise en ligne) est indispensable autant que possible : le cycle est une introduction, une invitation à ce que chacun-e s'approprie ces textes clés, en AUCUN CAS il ne peut se substituer à ce travail personnel.

Reprenons une citation de la séance 1. Rosa Luxemburg, dans son *Introduction à l'économie politique* élaborée de 1907 à 1913, écrivait ceci :

« Les classiques français et anglais de l'économie politique avaient découvert les lois selon lesquelles l'économie capitaliste vit et se développe ; un demi-siècle plus tard, Marx reprit leur œuvre exactement là où ils l'avaient arrêté. Il découvrit à son tour que les lois de l'ordre économique contemporain travaillaient à la propre perte de cet ordre économique en menaçant de plus en plus l'existence de la société par le développement de l'anarchie et par un enchaînement de catastrophes économiques et politiques. »<sup>2</sup>

Le livre I du *Capital* expose, en effet, ces « lois de l'ordre économique contemporain », et en particulier la « loi générale de l'accumulation capitaliste », comme étant intimement travaillée par l'antagonisme entre la classe qui possède les moyens de production, la bourgeoisie, et celle qui ne possède rien d'autre que sa force

<sup>1</sup> Cf. E. MANDEL, *La formation de la pensée économique de Karl Marx*, Paris, Maspero, 1970. On comparera par exemple *Travail salarié et capital*, rédigé en 1848-1849 sur la base de conférences prononcés à Bruxelles, à l'Association des ouvriers allemands, en 1847, publié sous forme d'articles en 1849 dans la *Nouvelle Gazette Rhénane*, et *Salaire, prix et profit* de 1965. On trouve le premier texte dans la version d'origine en K. Marx & F. Engels, *La Nouvelle Gazette Rhénane*, Paris, Editions Sociales, 1971, vol. 3, p. 225-254, et dans la version corrigée par Engels en 1891 dans *Travail salarié et capital suivi de Salaire, prix et profit*, Paris, Editions Sociales, 1962.

<sup>2</sup> R. LUXEMBOURG, *Introduction à l'économie politique*, 1907-1913, Œuvres Complètes, tome I, Toulouse-Marseille, Smolny-Agone, 2009, I, « Qu'est-ce que l'économie politique ? », p. 104.

de travail, le prolétariat, et en son sein, la classe ouvrière<sup>3</sup>. Marx montre que la logique interne du capitalisme doit mener à ce que la contradiction entre ces intérêts opposés ne devienne, tôt au tard, absolue, irréconciliable ; que le capitalisme, tôt ou tard, finira par épuiser ses ressources pour contourner, atténuer, « réguler » son fonctionnement, et que *les expropriateurs*, les capitalistes qui se sont avec l'histoire, de façon violente et/ou sous la bannière du droit bourgeois, accaparé les moyens de production, *seront eux-mêmes expropriés*.

Mais avant d'en arriver à cela, dans la section 7 du livre 1, et dans d'en quelque sorte passer de l'avenir possible du capitalisme à son passé, sa genèse au sein de l'ordre féodal dans la section sur « l'accumulation primitive » qui l'a rendu concrètement possible, il y a 6 longues sections, qui soulèvent des tas d'interrogations sur la « méthode » de Marx. On ne rentre pas ici dans le détail de ces questions, cela suppose quand même d'avoir déjà en tête le texte de Marx.

## **SECTION 1**

### **1. Valeur d'usage, valeur d'échange et « fétichisme de la marchandise »**

En toute généralité rappelons que Marx reconduit d'abord deux angles d'attaque déjà partagés par l'EP classique : la théorie de la valeur-travail, et la conceptualité inaugurée par Smith, de *l'accumulation du capital*, le lien entre les deux étant explicitement condensé par Ricardo avec l'idée que « ... *l'accumulation du capital, c'est-à-dire des moyens d'employer le travail... dépend toujours du pouvoir productif du travail.* »<sup>4</sup>

Cette idée de « pouvoir productif du travail », dans la section 1, n'est pas d'emblée abordée en rapport avec le « capital », ni même encore avec une définition de cette « productivité ». Ce qui est d'abord repris par Marx, c'est, de cette théorie de la « valeur-travail », l'idée d'un *double visage autant du travail que de ses produits*. Double visage des marchandises : elles ont une *valeur d'usage* (capacité concrète, matérielle, de satisfaire un besoin) et, sur le marché une *valeur d'échange* (la proportion dans laquelle elle peut être échangée avec d'autres marchandises, dans les faits par l'intermédiaire de l'argent). Le rapport entre les deux n'a rien de mécanique et de systématique : l'une peut être grande et l'autre petite (exemple : une bouteille d'eau), ou l'inverse (exemple : un diamant). De même Marx distingue-t-il entre l'activité de travail en tant qu'elle produit des VU – travail « vivant », concret dit-il – et en tant qu'elle produit une valeur qui peut s'accumuler et prendre le visage de l'argent (VE) : c'est l'idée, par opposition au travail concret, de travail *abstrait* qu'il va falloir creuser ici.

Smith disait que « Le *Travail* est donc la mesure réelle de la *valeur échangeable* de toute marchandise »<sup>5</sup>, et Ricardo, poursuivant cet axe précisera cependant contre Smith que « La valeur diffère donc essentiellement de la richesse, car elle ne dépend pas de l'abondance mais de la difficulté de la production ».<sup>6</sup> Telle est rappellera Engels la « grande découverte »<sup>7</sup> de Ricardo :

« La valeur d'une marchandise... dépend de la quantité relative de travail nécessaire à sa production, et non de la plus ou moins grande rétribution versée pour ce travail »<sup>8</sup>

Il va falloir donc, pour penser la valeur, non pas s'enquérir des prix ou des salaires qui semblent varier seulement en fonction de l'offre et de la demande, mais au contraire laisser tous

3

<sup>3</sup> Le concept de « prolétariat » n'est en effet pas exactement synonyme de cette dernière, il est plus large et plus politique : cette distinction entre les deux et ses enjeux nous occupera lors d'une séance ultérieure au printemps 2013.

<sup>4</sup> D. RICARDO, *Principes de l'économie politique et de l'impôt*, éd. 1821, Paris, GF, 1992, ch. V « Des salaires », p. 118.

<sup>5</sup> A. SMITH, *Richesse des nations*, Paris, GF-Flammarion, 2 t., 1991, t. 1, Livre I, ch. V, p. 99.

<sup>6</sup> *Principes de l'économie politique et de l'impôt*, ch. XX « Des propriétés distinctives de la valeur et de la richesse », p. 289.

<sup>7</sup> F. ENGELS, *Anti-Dühring*, Paris, Editions Sociales, 1977, p. 223.

<sup>8</sup> *Principes de l'économie politique et de l'impôt*, ch. I, section 1 (titre développé), p. 51.

ces phénomènes, provisoirement, de côté, pour mettre en lumière l'essence, la nature fondamentale de cette valeur.

Lorsque Marx commence le Livre I (la *Contribution à la critique de l'économie politique* de 1859 commence en des termes similaires) en écrivant ceci :

« La richesse des sociétés dans lesquelles règne le mode de production capitaliste apparaît comme une "gigantesque collection de marchandises"\*. L'analyse de la marchandise, forme élémentaire de cette richesse, sera par conséquent le point de départ de nos recherches »<sup>9</sup>

il faut bien entendre que le « point de départ » *ne sera pas le point d'arrivée* : tout le propos va être de montrer que derrière la « marchandise » et les « richesses », non seulement il y a du capital, c'est-à-dire une accumulation de valeur tirée d'une force de travail mise en mouvement dans certaines conditions, mais surtout, des lois de fonctionnement internes qui rendront à terme le système d'ensemble non viable.

Et l'on arrive donc au deuxième élément que Marx hérite autant de l'EP classique que de Hegel, à savoir une certaine idée du mode de fonctionnement de la science : le but est bien d'identifier des lois *fondamentales*, l'essence sous-jacentes aux phénomènes et événements qui jalonnent le quotidien du capitalisme. Il n'y aurait pas besoin de science si l'essence et les phénomènes coïncidaient : le but de Marx va être donc de montrer que les phénomènes perceptibles de la société capitaliste ne sont compréhensibles que si on les articule à son essence. Mais il va montrer que ce lien entre l'essence et les phénomènes dans le capitalisme n'a rien d'évident : le propre du système capitaliste, c'est que son essence amène à des phénomènes qui voilent, voire contredisent son essence, tout en étant son expression. Le passage le plus important à cet égard est celui consacré au « **fétichisme de la marchandise** ».

4

Toute marchandise, *valeur d'usage* concrètement produite par le travailleur, est simultanément *valeur d'échange*. Or dans le MPC une inversion se produit : un rapport social entre *objets* se substitue aux rapports sociaux des hommes qui les produisent. Règne l'illusion selon laquelle les propriétés marchandes et sociales des objets leur sont inhérentes, règne dire la croyance selon laquelle une marchandise a *par nature* une « valeur » (d'échange), un prix, que la monnaie permet *naturellement* d'accéder à des biens disponibles, etc. Ce qui revient à « fétichiser » la marchandise, en faire un fétiche, et de l'argent une idole... Décryptant ce fétichisme, Marx re-démontre que le travail humain est la « substance » de la valeur, et c'est là que la théorie de Smith-Ricardo réintervient. *La valeur d'une marchandise dépend directement du temps de travail socialement nécessaire à sa production. Le capital étant une masse de valeur, il dépend donc lui-même directement de l'usage, dans certaines conditions, de la force de travail, dont il tire sa substance.*

La section I va donc tâcher de cerner la valeur autant du point de vue de sa nature que de sa forme et de sa grandeur.

## 2. Substance, grandeur et formes de la valeur

Les objets s'échangent, par définition parce qu'ils sont satisfont des besoins différents, parce que leurs utilités sont qualitativement, concrètement différentes, et ont été produites par des types et styles de travaux qualitativement différents. Mais alors, comment échanger des choses hétérogènes ? Il faut (1) un élément qui permette, indépendamment de cet aspect qualitatif, de quantifier, de mesurer quantitativement la proportion avec laquelle tel quantité de blé va

\* La formule de Marx dans la traduction de la *Contribution à la critique de l'économie politique*, Paris, Editions Sociales, 1977, p. 7 est « immense accumulation de marchandises ».

<sup>9</sup> *Le capital*, Livre I, section 1 « Marchandise et monnaie », ch. I « La marchandise », § 1 « Les deux facteurs de la marchandise : valeur d'usage et valeur (substance de la valeur, grandeur de la valeur », Paris, PUF-Quadrige, tr. fr. J.-P. Lefebvre, éd. 2006, p. 39. Noté [C1 par la suite].

s'échanger avec telle quantité d'or, tel nombre » de paires de chaussures, etc. Marx esquisse ainsi ce qu'est la « valeur d'échange » d'une marchandise (sa « valeur » tout court) : c'est *la proportion avec ou dans laquelle elle s'échange avec d'autres marchandises*. Bref, la valeur d'échange de telle ou telle marchandise suppose d'autres marchandises ayant d'autres valeurs d'échange : plus qu'une « chose » elle apparaît déjà ici comme un *rapport*, une *relation* qui engage tous les échanges qui adviennent dans la société.

La grande thèse de Marx, reprise de Ricardo et développée, est que les marchandises s'échangent à *proportion de la force de travail humaine qui s'est accumulée, cristallisée en elles*, autrement dit, *que le travail est la substance commune de la valeur des marchandises* : c'est en cela que la **travail est la « substance » de la valeur**. Or ce travail, ce n'est pas tel ou tel travail concret, qualitativement différent d'un autre : ce travail-substance, c'est ce en quoi chaque travail concret ne peut pas ne pas se « métamorphoser » logiquement, c'est le « **travail abstrait** », qui est du travail « égal et indistinct », une « force sociale moyenne ». Ce processus d'homogénéisation est présupposé par la réalité du capitalisme – sinon il n'y aurait pas d'échanges possibles, puisqu'il n'y aurait pas de mesure commune aux objets-marchandises –, c'est ce que l'opération théorique doit conceptualiser, et c'est cela, alors, qui fonde la « quantification » et la « mesure » dont la science économique, a besoin pour produire sa connaissance spécifique : telle est la base de l'usage des mathématiques.

Marx s'entend ainsi à caractériser la **quantité de travail comme « grandeur » et « mesure » de la valeur**. Une analogie sera éclairante: la « moyenne » 10/20 dans une correction de copies, c'est la « valeur moyenne » d'une copie, c'est-à-dire la copie cristallisant en elle le travail moyen exigible par le professeur, c'est-à-dire par la société. De même ici, la *valeur d'une marchandise*, c'est le temps de travail socialement nécessaire à sa production, au sein d'une branche de production donnée (telle industrie, etc.) dans laquelle un niveau moyen de travail est requis.

Quelle(s) « **forme(s)** » enfin prend la valeur d'une marchandise ? Sa forme la plus commune c'est son *prix*, qui se fixe concrètement, en une certaine quantité de telle ou telle autre marchandise, par exemple, telle quantité d'or ou d'argent. Voilà donc qu'intervient une nouvelle réalité dans le système : l'argent.

Récapitulons l'exposé des *formes* de la valeur :

Forme I :  $5x = 100y$  « simple »

Forme II :  $1w = 5x = 100y = 8w$  « développée »

Forme III :  $\left. \begin{array}{l} 1w \\ 5x \\ 100y \end{array} \right\} = 8w$  « forme valeur générale »

Forme IV :  $\left. \begin{array}{l} 1w \\ 5x \\ 100y \\ 8w \end{array} \right\} = 1 \text{ kg d'or}$  (= 10000 euros ou livres, etc. selon le taux d'échange métal précieux / monnaie X ou Y)  
« **Forme-Monnaie** »

Ici l'argent intervient comme réalité à deux faces : comme produit du travail (l'argent ou l'or sont l'objet d'une production minière) et comme instrument permettant l'échange). Méthodologiquement, ce qui est essentiel ici, c'est que Marx a posé le problème de la valeur et de sa substance *indépendamment de la forme-argent*. Dans la « forme valeur générale », l'argent-monnaie se comporte comme une marchandise parmi d'autres. Autrement dit Marx, dans les 3 derniers chapitres de la section I, procède à une genèse de la forme-monnaie à partir de la forme-marchandise (sans les identifier, il les distingue clairement, contrairement à ses prédécesseurs), ce qui a de nombreuses implications : une société *marchande* est une société *monétaire* : par là il ne faut pas confondre « circulation de marchandises » et « échange d'objets utiles » (lequel peut passer par le troc). Or ici « marché » ne signifie pas au sens strict « marché *capitaliste* » : les déterminations capitalistes spécifiques de l'argent vont surtout être mises en lumière en section 2.

Ici, l'enjeu est d'éviter trois erreurs : 1) *penser la monnaie comme principe ou fondement « logique »*, alors que c'est un élément *dérivé* 2/ *penser la monnaie en général à partir de sa place en régime capitaliste* (ce qui amène forcément à mécomprendre les processus monétaires des sociétés non capitalistes) – dans ces deux cas, on confond l'essence et le phénomène ; 3) enfin, surtout, il s'agit de ne pas confondre argent et capital (confusion que Smith, par exemple attaquait déjà chez les mercantilistes).<sup>10</sup>

### 3. De la forme-marchandise à la forme-argent

Enfin, on notera que Marx procède à cette analyse sans s'intéresser spécifiquement aux supports matériels de la monnaie (il s'en occupe ailleurs, notamment en 1859 dans la *Contribution à une critique de l'économie politique*) : autrement les *types* de la monnaie n'affectent pas ses fonctions. On distingue<sup>11</sup> trois fonctions principales : (1) l'argent comme **mesure des valeurs, c'est-à-dire comme l'équivalent universel** dérivé de la forme-marchandise : la forme-argent de la valeur d'une marchandise, c'est son *prix*. Cette fonction repose concrètement sur la fixation d'un étalon des prix, c'est-à-dire sur l'égalisation d'un poids d'or à une unité de mesure (quel que soit par ailleurs la valeur-le prix de l'or), ce qui est affaire d'Etat, de même que l'émission ; (2) l'argent comme **instrument de circulation** : les marchandises ne s'échangent pas *immédiatement*, mais via leur métamorphose sous forme argent<sup>12</sup>. (3) l'argent comme **objet de thésaurisation** (stockage hors de la sphère de la circulation : de là elle peut servir comme moyen de paiement ; c'est ici que se greffe la possibilité de la complexification de la circulation monétaire, au-delà du rapport vendeur-acheteur, avec les rapports créancier-débiteur et le phénomène du crédit)<sup>13</sup>.

**Résumons** : la « forme monnaie » ou argent, c'est *une forme de la marchandise* qui a subi un processus d'autonomisation et s'est transformé en monopole. L'argent est par là *l'universel concret, la forme abstraite réalisée, empiriquement matérialisée comme abstraction – c'est une abstraction réelle : une unité concrète de contraires*.

6

## **SECTION 2**

Entre les sociétés primitives et la société capitaliste s'intercale une longue période de l'histoire qui englobe des civilisations, des formations sociales, des modes de production variés ou hybrides, que l'on peut définir, ici, en tant qu'elles s'arrêtent au mieux au seuil du capitalisme, comme la période de la **petite production marchande** : société dans laquelle s'effectue déjà la *production de marchandises*, c'est-à-dire de biens destinés avant tout à être échangés *sur le marché* plutôt que qu'à la consommation directe, bien que cette production ne soit encore ni généralisée, ni systématique.

Une telle société voit s'effectuer deux transactions économiques principales : la vente, et l'achat. Artisans, paysans viennent au marché vendre ce qu'ils ont produit : leurs produits ne leur sont pas *utiles* à eux, ils ne peuvent en utiliser la *valeur d'usage* (le cordonnier ne peut utiliser toutes les paires de chaussures qu'il a créées) : ils vont donc vendre pour obtenir de l'argent, et avec cet argent, s'acheter les marchandises dont ils ont réellement besoin. L'artisan va vendre ses chaussures et s'acheter avec l'argent obtenu, du pain. Le paysan va vendre son blé et acheter des chaussures avec l'argent obtenu. Le boulanger lui va vendre son pain, et avec l'argent gagné, acheter pour partie des chaussures, pour partie du blé, etc. Ici **on vend pour acheter** : c'est le

<sup>10</sup> Sur tout cela, cf. par exemple S. de Brunhoff, *La Monnaie chez Marx*, Paris, Editions Sociales, 1973.

<sup>11</sup> Cela occupe C1, section 1, chap. III, p. 107 et suiv.

<sup>12</sup> Marx reprend et en même temps donne un nouveau sens à l'idée de Ricardo selon laquelle la quantité de monnaie en circulation est le paramètre le plus important, et est déterminée par la somme des prix des marchandises et la vitesse de circulation de la monnaie. Alors que Ricardo dit que étant donné la quantité de monnaie, alors les autres grandeurs ont telles et telles relations entre elles, Marx inverse l'approche, ce qui rappelle le caractère *dérivé* de la monnaie et donne une forme *anti-quantitative* à la vision du problème, de sorte que ce sont alors les relations entre ces grandeurs qui sont principalement à la source des fluctuations dans la quantité de monnaie en circulation.

<sup>13</sup> Par là, la monnaie qui circule est inférieure à la monnaie théoriquement disponible : cela dépend des besoins de la circulation (cf. note 11).

processus **M-A-M'**, dont la particularité est que l'on échange que des choses de même valeur : M et M' ont par définition même valeur. C'est la circulation *simple* des marchandises.

### 1. De M-A-M' à A-M-A'

Mais il y a un individu à part ici, qui existait déjà dans l'antiquité, qui a un rapport inverse : lui, ce n'est pas vendre pour acheter qui l'intéresse, c'est **acheter pour vendre**. C'est un homme qui n'est pas un propriétaire de marchandises, mais d'argent. Certes il ne va pas vendre son argent ! Mais il va l'utiliser pour acheter, et pour revendre, *mais plus cher* : le processus est maintenant **A-M-A'**, où (1) A' cette fois n'est pas égal, mais supérieur à A, mais surtout (2)

« où A' est = A + ΔA, c'est-à-dire égal à la somme avancée à l'origine, plus un incrément. Cet incrément, l'excédent qui dépasse la valeur primitive, je l'appelle survaleur [plus-value] (*surplus value*). Par conséquent, non seulement la valeur avancée primitivement se conserve dans la circulation, mais elle y change encore la grandeur de sa valeur, elle s'ajoute une survaleur, ou encore elle se valorise. Et c'est ce mouvement qui la transforme en capital. »<sup>14</sup>

Cette circulation du *capital* inverse donc le centre de gravité de la circulation simple : en celle-ci l'argent est un intermédiaire. Maintenant, c'est la marchandise qui est un intermédiaire entre deux occurrences de la valeur, qui domine dès lors de bout en bout, en « un mouvement sans cesse recommencé »<sup>15</sup>, tous les échanges. Marx précise alors que ce processus d'autovalorisation de la valeur qui devient « sujet d'un procès », où la « valeur en procès » se valorise elle-même »<sup>16</sup>, est comme Dieu le père :

« En tant que valeur originelle elle se distingue d'elle-même en tant que survaleur, comme Dieu le père se distingue de lui-même en tant que Dieu le fils »<sup>17</sup>.

7

A-M-A' est donc la « **formule générale du capital** » : le problème est ici la « contradiction » de cette formule. Cette **contradiction**, c'est le fait que dans la série d'échange, on a, en apparence, du point de vue de la valeur **A = M = A'**, **donc A = A'**. On n'échange que des équivalents. **Et pourtant on a aussi A < A'...**

Résoudre cette contradiction, ce sera comprendre quelle est cette « qualité occulte » qu'a la valeur de « pondre des œufs d'or », véritable « magie »<sup>18</sup> par laquelle « l'homme aux écus » devient véritablement *capitaliste*. Du reste, A-M-A serait bizarre et inutile : l'intérêt c'est bien que  $A < A'$ . C'est lorsque l'argent intervient dans la circulation conforme à A-M-A' qu'il *joue le rôle de capital*, c'est-à-dire de valeur s'auto-valorisant. **Question, donc : si on n'échange que des équivalents, comment peut-on avoir  $A < A'$  : où est le mystère, quelle est, et où, l'opération magique de cet enfantement miraculeux, c'est-à-dire quelle est l'origine du profit ?** Suffit-il de vendre plus cher qu'on acheté, c'est-à-dire d'escroquer l'acheteur, où d'acheter d'abord très bas (en escroquant le fournisseur) pour vendre au prix normal ? Autrement dit le profit a-t-il sa source dans le commerce, dans la circulation ? Mais en réalité, si l'un escroque, l'autre est escroqué, et du point de vue de la société tout entière, le commerce ne saurait expliqué *l'accroissement de la masse de valeur*. La solution à l'énigme de l'origine du profit<sup>19</sup> doit se trouver ailleurs.

### 2. La « force de travail », une marchandise très spéciale

L'argent ne peut de lui-même se multiplier, il faut donc que la source de l'accroissement de valeur vienne des marchandises. Or une marchandise a une valeur déterminée par le temps

<sup>14</sup> C1, section II, chap. IV « Transformation de l'argent en capital », p. 170.

<sup>15</sup> Ibid. p. 172.

<sup>16</sup> Ibid., p. 174.

<sup>17</sup> Ibid.

<sup>18</sup> Ibid., p. 174-175.

<sup>19</sup> On ne distingue pas pour l'instant entre plus-value et profit. Cela viendra en son temps.

socialement nécessaire à sa production, et dans l'opération A-M, l'argent vient en équivalent de cette valeur. C'est donc dans l'opération complémentaire M-A' que va se jouer l'affaire. Il faut donc qu'une marchandise « rapporte » plus qu'elle ne coûte non pas de façon contingente et extrinsèque, mais de façon immanente et nécessaire. Or, il n'existe une seule argent marchandise qui a la propriété, par la simple « consommation », c'est-à-dire l'usage qu'on en fait (quand on l'achète ou la loue, comme fait la patron avec les ouvriers), de produire de la Valeur. Cette marchandise, ce n'est pas la travail, c'est la « **force de travail** ».

L'idée de « force de travail » *comme marchandise* suppose (1) un acheteur (possédant de l'argent) et un vendeur possédant, étant *propriétaire* de sa force de travail et pouvant en disposant à son gré, et la vendre pour un temps donné (sinon il se fait esclave), c'est-à-dire suppose deux individus *juridiquement libres et égaux passant contrat*. (2) Mais le vendeur est « forcé » de vendre sa force de travail parce qu'il *n'a rien d'autre* : il doublement libre : (a) il l'est *juridiquement*, mais surtout (b) au sens où il est « libre de tout », dire dépourvu, séparé de tout moyen de production et d'argent. (3) Or il n'y a pas de fondement naturel à cela : cette situation est un *produit* de l'histoire.

### 3. Valeur de la force de travail

La valeur de la force de travail, en tant que marchandise, se définit comme pour toute autre marchandise, par le temps de travail social nécessairement à sa production, c'est-à-dire sa reproduction : or celle-ci est assurée si le travailleur peut se reposer et s'alimenter, voire se former, etc.

« La valeur de la force de travail se résout dans la valeur d'une somme déterminée de moyens de subsistance. Elle varie donc également avec la valeur de ces moyens de subsistance, c'est-à-dire avec la grandeur du temps de travail nécessaire à leur production. [...] La limite extrême ou la limite minimale de la valeur de la force de travail est constituée par la valeur d'une masse de marchandises sans l'apport journalier de laquelle le porteur de la force de travail, l'homme, ne peut renouveler son processus vital, donc par la valeur des moyens de subsistance physiquement indispensables. Si le prix de la force de travail tombe à ce seuil minimum, il tombe en-dessous de sa valeur, car elle ne peut alors se conserver et se développer que sous une forme étiolée. Or la valeur de toute marchandise est déterminée par le temps de travail exigé pour qu'elle soit fournie avec une qualité normale. »<sup>20</sup>

Enfin, l'important ici est que si la force de travail a une valeur<sup>21</sup>, le travail lui, *substance* de toute valeur, *n'a pas* de valeur : ne pas faire la distinction induit ainsi des opacités sans fin.<sup>22</sup>

## **SECTION 3 : LA PLUS-VALUE (ABSOLUE)**

Prenons un peu de recul pour présenter le problème de la plus-value.

### 1. Du surproduit au *surtravail*

Une société qui se développe est une société qui est capable de produire sur une période donnée au-delà de ce qui est strictement nécessaire à la satisfaction des besoins sociaux : il y a du « surproduit » (des marchandises – biens ou services - en attente, stockées...).

**ENGELS** : « Tout développement de la société humaine au-dessus du niveau de la sauvagerie animale commence à partir du jour où le travail de la famille a créé plus de produits qu'il n'était nécessaire pour sa subsistance, à partir du jour où une partie du travail a pu être consacrée à la

<sup>20</sup> C1, section II, chap. IV « Transformation de l'argent en capital », p. 194.

<sup>21</sup> Cf. *Salaires, prix et profit*, op. cit., p. 87 : « Les valeurs des marchandises sont directement proportionnelles au temps de travail employé à leur production, et inversement proportionnelles à la force productive du travail employé ». Lorsque la production des moyens de subsistance, sous l'effet des gains de productivité, coûte moins cher, c'est *logiquement* la même chose pour la reproduction de la force de travail qui passe par la consommation de ces moyens de subsistance.

<sup>22</sup> C1, section V, ch. XVIII, p. 601. Les enjeux de la différence entre les deux sont rappelés par Engels dans sa Préface de 1891 à *Travail salarié et capital*, op. cit. (cf. note 1), p. 12-13.



production non plus de simples moyens de subsistance, mais de moyens de production. Un excédent du produit du travail par rapport aux frais d'entretien du travail, la formation et l'accroissement à l'aide de cet excédent d'un fonds social de production et de réserve, telles ont été et restent les bases de toute avance sociale, politique et intellectuelle. Jusqu'ici, dans l'histoire, ce fonds a été la propriété d'une classe privilégiée, à laquelle revenaient aussi, avec cette possession, la domination politique et la direction intellectuelle. Seul, le prochain bouleversement social fera de ce fonds social de production et de réserve, c'est-à-dire de la masse totale des matières premières, des instruments de production et des vivres, un fonds social réel en en retirant la disposition à cette classe privilégiée et en le transférant comme bien commun à l'ensemble de la société. »<sup>23</sup>

L'existence d'un surproduit ne signifie rien d'autre que l'on dépense plus de travail qu'il n'en est besoin. Le « surproduit » est l'indice et la manifestation concrète d'un *surtravail*. Ils peuvent être utiles, par exemple parce qu'ils permettent de faire de réserves en vue de mauvaises récoltes, ou d'anticiper une diminution dans tel ou tel secteur du nombre de travailleurs (pour cause d'épidémies, d'emploi dans des grands travaux nouveaux, etc.). **La question n'est pas tant de dire : il faut produire juste ce dont il y a besoin.** Cela reviendrait à prôner la stagnation, ou l'autarcie, ou encore présumer de la stabilité de la société à venir. La question est : quel est le sort de ce surproduit, donc de ce surtravail ? Sont-ils planifiés rationnellement par la société, qui organiserait en vue des besoins sociaux la production et la répartition de ce surproduit ? Dans le système capitaliste, c'est l'opposé d'une telle « coopération planifiée »<sup>24</sup> : ce surproduit appartient à une minorité, les capitalistes, qui préférera les jeter à la mer s'il y a surproduction et bouchage des marchés, que les distribuer gratuitement : pourquoi ? Parce que dans ces produits, il y a quelque chose qu'ils ne veulent à aucun prix offrir : des profits, et même des *surproduits*... Ce « sur » traduit le terme « *mehr* » en allemand : et en particulier, la *Mehrwert*, traduite parfois par « survaleur », la **plus-value**.

*La plus-value, c'est la forme la plus abstraite, laquelle prend logiquement la forme monétaire à un moment ou un autre, du surproduit social, c'est-à-dire indirectement, du surtravail non payé qui est cristallisé dans ce surproduit.*

9

## 2. La filature et la structuration de la valeur d'une marchandise

Le terme de « surtravail non payé » qui vient d'être utilisé n'a pas encore été défini. C'est ce qu'il faut effectuer maintenant. Notons d'abord que le procès de travail suppose trois facteurs principaux : (1) une activité personnelle de l'homme qui met en branle ses muscles et son cerveau, (2) des matériaux sur lequel il agit, et (3) des moyens et outils avec lequel il agit sur ces matériaux. En régime capitaliste, si l'on considère une usine quelle qu'elle soit, les matériaux et les moyens de la production sont possédés par le capitaliste, qui les achetés au moyen d'un « capital » donné. Prenons maintenant l'exemple donné par Marx<sup>25</sup> d'une filature, et posons (les grandeurs sont arbitraires, c'est les *rappports* entre ces grandeurs qui importent) que ce capital initial est de 15 (euros, livres sterling, etc.), et se répartit comme suit. Soient Les trois *moyens de production* et leurs valeurs :

- Matières premières : 10 livres de coton qui valent 10 ;
- Les outils : les broches (dont on anticipe et calcule l'usure) qui valent 2 ;
- Le salaire de l'ouvrier tisserand : mettons qu'une demi-journée de 6h vaut 3 ;

<sup>23</sup> F. ENGELS, *Anti-Dühring*, ch. V « Théorie de la valeur », p. 221-222. Le capital est loin d'avoir inventé le surtravail. Mais c'est lui qui le transforme en « plus-value ». Cf. Ibid., ch. VII, « Capital et plus-value », p. 237 : « Le surtravail, le travail au-delà du temps nécessaire à la conservation de l'ouvrier et l'appropriation du produit de ce surtravail par d'autres, l'exploitation du travail sont donc communs à toutes les formes sociales passées, dans la mesure où celles-ci ont évolué dans des contradictions de classes. Mais c'est seulement le jour où le produit de ce surtravail prend la forme de la plus-value, où le propriétaire des moyens de production trouve en face de lui l'ouvrier libre, — libre de liens sociaux et libre de toute chose qui pourrait lui appartenir, - comme objet d'exploitation et où il l'exploite dans le but de produire des *marchandises* - c'est alors seulement que, selon Marx, le moyen de production prend le caractère spécifique de capital. Et cela ne s'est opéré à grande échelle que depuis la fin du XV<sup>e</sup> et le début du XVI<sup>e</sup> siècle. »

<sup>24</sup> Ibid., p. 180.

<sup>25</sup> C1, III, « La production de la survaleur absolue », ch. V, « Procès de travail et procès de valorisation », § 2 « Procès de valorisation », p. 209-223.

La thèse de Marx est, d'abord, que la valeur des moyens de production se retrouve dans les produits finis : 15 (10+2+3) est la valeur des 10 livres de filés issus du procès de travail qui s'est déroulé dans les conditions ci-dessus. La valeur des marchandises, les filés, est ici la somme des valeurs respectives des moyens de production « inanimés » (matières premières, outils) V1, et du moyen de production « vivant », la force de travail de l'ouvrier, V2 :

$$\text{Valeur marchandise} = V1 + V2$$

Puisque 3 correspond à la valeur de la force de travail (le salaire) activée pendant une demi-journée, alors 6 correspond à sa valeur activée pendant une journée entière, c'est-à-dire, en termes financiers, que 6 correspond aux moyens de sa propre reproduction par l'individu qui travaille (i.e. à la valeur des moyens de subsistance qui lui sont nécessaires). On peut compter la valeur des filés en termes de temps de travail socialement nécessaire : si 3 = ½ journée de travail, on sait par ailleurs que 15 = 5 x 3 = 2,5 journées de travail, dont les 4/5 (12, c'est-à-dire 15 moins les 3 du salaire) sont des moyens de production inanimés *incorporés au produit par le travail du fileur*. Or si l'on reste ici, *le capitaliste se retrouve à la fin du procès de travail avec autant, ni plus ni moins, qu'au départ : 15. Ce qui n'est pas très utile !*

Le but du capitaliste quel qu'il soit (et ce n'est pas une question de personne ou de morale), n'est pas de faire du surplace, il « *n'a avancé son argent qu'avec l'intention de le multiplier* »<sup>26</sup> : *il se lance dans l'industrie et le commerce et n'emploie des ouvriers que s'il compte en retirer un bénéfice.*

Poursuivons l'exemple : l'ouvrier travaille pendant une journée entière, c'est-à-dire 12h. Puisqu'en 6h il produit 10 livres de filés, en 12h, il va utiliser 20 livres de coton valant 20, user des broches à hauteur de 4, et produire ainsi 20 livres de filés, mais *toujours pour un salaire de 3*. Les filés gardent leur prix fixe : ils valent 30. Or la quantité de capital investi par le capitaliste = 20 + 4 + 3 = 27. **Ainsi, le coût initial est de 27, et la valeur finale des filés est de 30 : la différence devient, après la vente des filés sur le marché, une grandeur qui tombe directement dans l'escarcelle du capitaliste : 3.**

**Opération magique s'il en est : les 27 se sont transformés en 30**, une « valeur supplémentaire » correspondant à 1/9 de l'apport initial a été acquise par le capitaliste après la vente des produits. Ici, donc :

$$\begin{aligned} 30 = \text{Valeur Marchandise} &= V1 + V2 + \dots \\ &= \text{VM. de production} + \text{VF. de travail} + \text{PLUS-VALUE} \\ &= 24 + 3 + 3 \end{aligned}$$

Ainsi, comme le dit Marx,

« Le tour a enfin marché, l'argent s'est métamorphosé en capital »<sup>27</sup>,

et l'on a bien A-M-A' avec 27 < 30 (A < A'). Cette transformation à la fois s'est « réalisée » dans la circulation, mais pourtant, elle ne s'est pas réellement produite en elle : ce n'est pas la transaction commerciale qui l'a produite, elle s'est produite non pas au marché ou au magasin, mais à l'usine. La circulation est *l'intermédiaire* en deux sens : c'est sur le « marché du travail » que s'achète la force de travail du travailleur, et c'est sur le marché des biens que se « réalise » la valeur des filés par leur vente, mais *c'est dans la sphère de la production que la plus-value est engendrée.*

**Tel est le point pivot de la théorie économique marxiste : la force de travail est capable de produire plus de valeur (6) qu'elle n'en requiert pour sa propre reproduction (3).** C'est en cela que la théorie de la valeur et de la plus-value est *intrinsèquement* théorie de l'exploitation du travail par le capital : que la théorie économique, en bref, en *intrinsèquement* théorie politique.

<sup>26</sup> C1, p. 192.

<sup>27</sup> Ibid., III, « La production de la survaleur absolue », ch. V, « Procès de travail et procès de valorisation », § 2 « Procès de valorisation », p. 209-223.

Le capital est donc avant tout, et même si cela ne se « voit » pas, du *travail accumulé*. Les machines qui servent à produire des marchandises font, de surcroît, partie des *moyens de production*, mais en tant qu'elles ont-elles mêmes été produites, elles restent du *travail « mort » (accumulé)*. Ainsi, **pour Marx on peut et doit regarder la force de travail et les moyens de production comme des formes du travail, autant que comme des formes du capital** : cela permet de penser le capital non pas en termes simplement quantitatifs, mais aussi qualitatifs, c'est-à-dire en termes des différences de nature qui se cachent derrière l'homogénéité marchande ; mais cela permet de penser aussi la structure réelle de la journée de travail.

### 3. Capital constant, capital variable et $V = c + v + pl$

Au sein de la section III du livre I, au chapitre VI<sup>28</sup>, Marx introduit base une distinction absolument déterminante, qui tranche avec les obscurités de ses prédécesseurs sur le sujet, deux formes principales du « capital » : le « **constant** » **c**, et le « **variable** » **v**. Le **c** est, du point de vue matériel, l'ensemble des moyens de production « inanimés » ou « morts », incluant les machines, les bâtiments, les infrastructures, les matières premières (énergie, matériaux pour la production, etc.) Ce capital se contente de *transférer sa valeur* aux produits d'un procès de travail qui les utilise : d'où le terme de « constant ». En revanche, le **v**, c'est, au plan matériel, la force de travail, les « forces productives » (les travailleurs et leur travail vivant), dont la spécificité est que, quand le capitaliste l'achète ou la loue à la journée ou à la demi-journée, elle est capable *d'engendrer un surplus de valeur*, et ne se contente pas de transférer la sienne : le terme « variable » désigne cette puissance unique de produire *de la plus-value*, notée **pl** dorénavant. Résultat, la V valeur d'une marchandise M (ou d'un agrégat de marchandises) devient :

$$V^M = c + v + pl$$

La question, maintenant, est de quantifier le degré de cette exploitation, c'est-à-dire d'objectiver les facteurs du taux de la plus-value, et ensuite, le taux de profit des capitalistes – l'idée étant que plus un taux de profit est élevé, plus les affaires roulent bien...

#### 4. Taux de plus-value et taux de profit ne sont pas synonymes

Là il faut distinguer entre le *taux de plus-value*, le rapport entre  $v$  et  $pl$  :

$$pl/v$$

et le *taux de profit*, qui s'établit en revanche à l'aune de l'ensemble des capitaux investis initialement, c'est-à-dire de  $c + v$ .

$$pl/(c+v)$$

Une chose essentielle, pour Marx, et c'est là la singularité de son approche scientifique, est que *la plus-value ne doit pas se mesurer à l'aune de tout le capital investi, mais seulement à l'aune de la valeur renfermée dans la marchandise produite abstraction faite de la valeur des moyens de production de production initiaux*, c'est-à-dire seulement à l'aune du capital variable, même si seul le taux de profit est directement socialement visible. Voilà pourquoi il est essentiel de se garder de confondre le taux de plus-value, qui est toujours seulement *indirectement* analysable, et seulement sur la base des concepts de Marx, et donc auquel aucun capitaliste – et aucun théoricien, vulgaire ou non, de l'économie politique – ne peut faire référence, et le taux de profit, qui lui, peut approximativement *concrètement* être quantifié par les capitalistes eux-mêmes, et dans les termes duquel *seulement* il parle, ce par quoi ils minimisent quantitativement de façon draconienne ce qui peut leur être reproché.

<sup>28</sup> Ibid., p. 224 et suiv. Ceci suit immédiatement l'exemple de la filature, dont la portée est alors généralisée et précisément conceptualisée.

## SECTIONS III – IV – V : SURTRAVAIL ET FORMES DE PLUS-VALUE

Une distinction importante, portant sur la structure réelle de la « journée de travail », est celle entre *temps de travail socialement nécessaire* et « surtravail ». Dans le premier, l'ouvrier se contente de produire l'équivalent de ce que vaut sa force de travail (3), dans le second, sans que cela ne se voie, il produit de la plus-value : c'est en réalité du « travail gratuit », d'où le terme de « surtravail ». Marx distingue trois formes principales de la plus-value, en sus des facteurs d'établissement et de variation de son taux.

(1) La **plus-value « absolue »** est, dit Marx, obtenue soit par prolongation de la journée de travail, soit par intensification de la cadence (augmentation de l'intensité) du travail, le salaire restant fixe : d'où vient l'augmentation du taux de plus-value. La recherche de la plus-value absolue est la conduite générique des capitalistes, contre laquelle les luttes de classes et luttes sociales cherchent à imposer des législations sur la « pénibilité » et le temps de travail... journalier, mensuel, annuel ou à l'échelle d'une vie (cf. les retraites). « Absolue » ici signifie que c'est la *grandeur* de la portion de surtravail qui change.

0	Temps de travail nécessaire	6	Temps de surtravail	12...
_____				_____ 15

Ici le taux de plus-value  $pl/v = \text{surtravail}/\text{travail nécessaire} = 6/12 = 50\%$

(2) La **plus-value « relative »** elle, correspond à la diminution, au sein d'une journée de travail de durée et de salaires stables, de la portion du temps de travail nécessaire, et donc de l'augmentation en raison inverse du temps de surtravail, mais cette fois, fondée sur *l'augmentation de la productivité* (par exemple grâce à une amélioration des techniques de production, des outils, de la « gestion des personnels », etc.) du travail dont l'ouvrier ne profite aucunement. « Relatif » signifie ici que c'est la *structure interne* de la journée change *en réalité*, même si naturellement cela ne se voit pas, et si la grandeur de la journée ne change pas. Ainsi, de la proportion 6/6 sur une journée de 12h, on peut passer à la proportion, par exemple, 4/8.

12

0	Temps de travail nécessaire	4	Temps de surtravail	12
_____				_____

Ici le taux de plus-value  $pl/v = \text{surtravail}/\text{travail nécessaire} = 8/12 = 66,66\%$

(3) La **plus-value « extra »**, enfin, est une sorte de cas particulier de plus-value relative, résultant de la différence entre la valeur sociale moyenne d'une marchandise (liée, toujours, au temps de travail socialement nécessaire à sa production) et à sa valeur *individuelle* effectivement réalisée dans telle usine à telle époque : il y a plus-value « extra » quand les marchandises produites *ici* ont une valeur moindre que la valeur sociale : elle seront néanmoins vendues au prix correspond à cette valeur sociale, c'est-à-dire qu'elles seront payées *au-dessus* de leur valeur : en raison d'augmentations de productivité, par exemple. La recherche de la plus-value extra, et non la satisfaction des besoins ou le plaisir de la science et de l'innovation, stimule structurellement le *progrès technique*, objet pour cette raison d'une course contre la montre permanente des entreprises en concurrence<sup>29</sup>.

<sup>29</sup> Les sections IV et V du livre I s'examinent dans le détail les différentes formes de plus-value, ce qui fait varier leurs taux, etc. La section IV en particulier, consacrée à la plus-value relative, contient notamment en son chapitre XIII une longue étude du machinisme et du développement de la grande industrie, de la concentration de la production et des raffinements sans fin de la division technique et social du travail, et des impacts sociaux et culturels sur le prolétariat industriel grossissant en Angleterre.

On conclura avec la section VI, consacrée au *salair*e. Pour l'instant, il convient de mettre le nez dans les deux chapitres au sein desquels, en prenant appui sur les analyses pointues des analyses antérieures, prend de la distance et en vient à conceptualiser en section VII dans toute son ampleur et ses enjeux la *loi générale de l'accumulation capitaliste* du point de vue de sa logique interne, d'abord, de sa genèse historique ensuite.

## SECTION VII

Aux chapitres XXI et XXII qui débute la section VII, portant sur reproduction et accumulation du capital, Marx expose la différence entre la reproduction « simple » (à l'identique) et l'« élargie » (reproduction et *élargissement* par capitalisation et réinvestissement de la plus-value comme capital additionnel) du point de vue d'un capitaliste (ou d'un capital) *individuel*. Le Livre 2 s'occupera spécifiquement de la même distinction, mais cette fois du point de vue « macroéconomique » du *capital social total*. L'un des enjeux est de montrer que l'accumulation du capital est solidaire d'un principe de reproduction des conditions de la production capitaliste, et d'élargissement de l'échelle mais aussi de l'intensité de cette production, c'est-à-dire solidaire d'une intensification de la division du travail sur fond de concentration, dans la grande industrie, de la production, et de la centralisation du capital.

De ce point de vue, *l'accumulation du capital*, étant toujours par définition *l'accumulation du prolétariat*, la « tendance historique de l'accumulation capitaliste », qui occupe le ch. XXIII est caractérisée par une radicalisation de l'antagonisme de classes, à mesure de la généralisation des rapports de production spécifiquement capitalistes, polarisé vers l'aiguïsement de la contradiction entre ces derniers et les forces productives, aiguïsement dû entre autres à la dévalorisation de la valeur de la force de travail et à la paupérisation de la classe ouvrière, issu de la hausse de la productivité du travail induite par l'incorporation croissante de la science et des innovations technologiques à la production.

Au point de vue théorique, le cœur de cette tendance, c'est explique la hausse tendancielle de la **composition organique du capital** ( $c/v$ ) : cette hausse indique qu'il y a besoin de moins en moins de travail vivant, donc capital variable  $v$  pour mettre en mouvement les moyens de production, qui sont du « travail mort » : le capital constant  $c$ , qui en proportion augmente plus vite et plus fortement que  $v$ ). Avant même que le XXe siècle ne s'interroge sur les effets économiques et sociaux de l'automation, Marx avait déjà cerné, avec le machinisme, l'effet contradictoire de cette loi : elle implique la possibilité de réduire peu à peu drastiquement la masse salariale. Or seul le travail *vivant salarié* est producteur de *plus-value* et par là de profit : d'où une baisse tendancielle du taux de profit venant contrecarrer la hausse de ce taux théoriquement issue de la hausse de la composition organique. Naturellement les capitalistes s'efforcent de contrecarrer cette baisse du taux de profit, en mobilisant toutes les armes possibles en vue de la recherche des trois formes de plus-value, incluant l'extension des marchés, le « colonialisme » ou l'impérialisme, etc., et en dernière instance, l'exploitation la plus radicale, poussée à l'extrême, qui se traduit par une baisse des salaires réelles d'autant plus aisément effectuée que la masse des chômeurs est grande – le spectre chômage étant hier comme aujourd'hui, bien sûr, le moyen de pression le plus sûr sur les salaires.

Ce processus est donc celui de la radicalisation de l'antagonisme entre le travail et le capital, de leur conflit entre les deux, son caractère explosif ne pouvant indéfiniment être désactivé et contourné : d'où *la question de la révolution*, de « *l'expropriation des expropriateurs* », et ces nombreux débats sur les prétendus « fatalisme » et caractère « inexorable » de la révolution de Marx.

Enfin, le ch. XXIV, portant sur « L'accumulation primitive » et son « secret » (d'où vient le capital primitif qui a permis de lancer la reproduction élargie du capitalisme ?), vient compléter

par une argumentation historique *rétrospective* ce que les chapitres précédents ont offert d'analyse diagnostique et prospective. Si historiquement le capital commercial fut un facteur majeur de la genèse du capitalisme en raison de la généralisation des échanges marchands sur terre et par mer à partir des 15<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> siècles, le capitalisme développé, dans lequel le capital industriel est le cœur du système, est issu d'un processus fondé avant tout sur la séparation, *par la violence, le feu et le sang*, des producteurs et des moyens de production : le nerf du processus, ce fut, droit et pouvoirs de l'Etat anglais (c'est toujours l'exemple de l'Angleterre qui est ici privilégié par Marx) venant chemin faisant ou après coup pleinement légitimer les nouvelles possessions, l'accaparement par les classes bourgeoises des terres cultivables (les « enclosure ») des petits propriétaires paysans. Cette formation d'une grande propriété foncière propice au développement d'une agriculture industrielle, directement issue de la destruction de la petite production marchande paysanne, s'est logiquement accompagnée de la formation d'une vaste « armée industrielle de réserve », d'un prolétariat urbain ne possédant plus que sa force de travail pour survivre, donc de la généralisation du salariat. Période au terme de laquelle le capitalisme commença de fonctionner pleinement selon le régime de la *loi d'accumulation interne du capital* (examinée dans les chapitres précédents).

## CONCLUSION

La « force de travail » est donc une marchandise unique : elle produit plus de valeur d'échange qu'elle n'en requiert pour sa propre reproduction. La différence entre ces valeurs, la *plus-value* est littéralement *extorquée* par le capitaliste propriétaire des moyens de production. Cette exploitation est le cœur de l'*aliénation* du travail par laquelle l'ouvrier est dépossédé, dessaisi du fruit concret de son travail qui devient alors une activité « abstraite » et « étrangère ». Si les « rapports de production » du mode de production capitaliste ont permis un développement sans précédent des « forces productives », la *contradiction* qui relie les premiers et les secondes tient à ce que la généralisation spécifiquement capitaliste de l'extorsion de la plus-value devient un *obstacle* au développement des forces productives.

Mais il s'en faut que tout soit dit avec cela, qui récapitule les acquis de l'analyse du *procès de production immédiat* auquel est consacré le Livre I. En réalité, de la production de la plus-value à sa « **réalisation** » en argent sonnante et trébuchant, le processus n'est pas immédiat. Avant de pouvoir être accumulé, le capital doit encore *circuler* : il faut encore que les marchandises qui contiennent la plus-value soient vendues par leurs propriétaires, c'est-à-dire achetées par d'autres (que les marchandises soient réinvesties par leurs acheteurs dans la production ou consommées – usage personnel du profit, qui fait le revenu du capitaliste, et salaire – dans la sphère privée, et que la plus-value de même soit réinvestie ou consommée comme revenu privé). Bref, **il faut suivre la marchandise de l'atelier, de la fabrique, de l'usine, où elle est produite, jusqu'au marché, où elle s'échange, pour comprendre le « développement d'ensemble de la production capitaliste »** : ce sera l'objet des Livres II (centré sur la circulation et la reproduction du capital) et III (sur le processus d'ensemble, le rapport entre les différentes formes de la plus-value – rente foncière, profit, intérêt bancaire, etc. – et la complexité de la formation du taux réel de profit, le rapport entre les prix et les valeurs, les mécanismes de la circulation monétaire etc.). Engels résume le caractère organique de cette unité des deux sphères avec force :

« L'économie politique, au sens le plus étendu, est la science des lois qui régissent la production et l'échange des moyens matériels de subsistance dans la société humaine. Production et échange sont deux fonctions différentes. La production peut avoir lieu sans échange; l'échange, - du fait même qu'il n'est par définition que l'échange de produits, - ne peut avoir lieu sans production. Chacune de ces deux fonctions sociales est sous l'influence d'actions extérieures qui lui sont, en majeure partie, spéciales, et elle a donc aussi en majeure partie ses lois propres et

spéciales. Mais, d'autre part, elles se conditionnent l'une l'autre à chaque instant et agissent à tel point l'une sur l'autre qu'on pourrait les désigner comme l'abscisse et l'ordonnée de la courbe économique.

Les conditions dans lesquelles les hommes produisent et échangent varient de pays à pays et dans chaque pays de génération à génération. L'économie politique ne peut donc pas être la même pour tous les pays et pour toutes les époques historiques. [...] L'économie politique est donc essentiellement une science *historique*. Elle traite une matière historique, c'est-à-dire constamment changeante »<sup>30</sup>

On ne peut comprendre la théorie marxiste du capitalisme du capital, de l'exploitation, et de la recherche sans fin du surprofit, fondée sur l'extorsion de plus-value, sans conjointre sphère de la production et sphère de l'échange, même si la première est celle qui concentre le nerf du système.

## 2. « L'enjeu du salaire » (SECTION VI)

Est-ce là la fin de l'histoire ? Certes non. Pourquoi donc ce Livre I est-il si explosif ? Revenons à cet élément évoqué mais non creusé ci-dessus : le prix donné pour la force de travail, le *salaire*. Comme toute marchandise, il y a oscillation de ce prix autour de la valeur, et ici aussi cette oscillation est l'expression d'oscillations dans *le taux de le plus-value*, qui reste toujours déterminé par la concurrence. De surcroît, la *tendance* historique à la hausse de la productivité du travail (que Marx identifie au travers de la hausse de la « composition organique du capital », c'est-à-dire du rapport entre *c* et *v*, *c/v*, dans telle ou telle branche de la production) est la « dévalorisation » de la force de travail : cet effet du développement technico-technologique est connu depuis bien longtemps, et par Ricardo avant même Marx. Raison pour laquelle ce n'est jamais le salaire « nominal », mais toujours le salaire *réel* (c'est-à-dire relié au pouvoir d'achat effectif) qui doit servir de référence aux analyses.

L'enjeu ici est que, contre l'économie politique antérieure pour laquelle le capitaliste paye « le travail », qui est, chez Smith, censé avoir un « prix naturel », Marx explique que le capitaliste paye une partie de *la force de travail* qui a été utilisée, de façon que celui qui l'a activée puisse revenir le lendemain. Mais il y *surtravail*, travail non payé, *ce que le « salaire » comme « prix du travail » masque. Le salaire fait disparaître toute trace de la division, dans la journée de travail, entre le temps de travail nécessaire (payé) et le surtravail (non payé) : la réalité empirique, quotidienne de l'exploitation est masquée dans son principe.* Au contraire, dans le système féodal (et plus encore dans l'esclavage), cette exploitation était visible et socialement assumée. Le travail du serf pour le seigneur pendant *x* jours de la semaine était explicitement dissocié du travail qu'il pouvait accomplir pour lui-même (avec les mêmes moyens et dans le même lieu). Ici on fait face, dans le capitalisme, à une contradiction sans précédent entre *l'essence* (l'exploitation) et son *phénomène*, le salaire, puisqu'alors le phénomène exprime l'essence tout en la masquant, conformément à cette logique du « fétichisme » évoquée au début. Passer de la révolte à la révolution suppose de réinscrire le sentiment vécu de l'injustice dans la compréhension des sources et modalités objectives de l'exploitation, pour les abolir. Dit d'un autre abord, *abolir le capitalisme et la propriété privée des moyens de production, c'est centralement abolir le salariat comme la forme pernicieuse par excellence de la mise en concurrence des travailleurs.*<sup>31</sup>

<sup>30</sup> *Anti-Dühring*, II, « Economie politique », § I « Objet et méthode », p. 177.

<sup>31</sup> D'où le caractère *nécessairement ambigu* de la défense contemporaine du salariat telle qu'elle s'exprime par exemple chez B. Friot : cf. *L'enjeu du salaire*, Paris, La Dispute, 2012. Sur cette affaire, voir en premier lieu *Travail salarié et capital*, op. cit., et ses *Annexes* où Marx revient notamment sur le « Côté positif du salariat » (p3. 62). Mais celui-ci, qui renvoie avant tout à la disparition des rapports patriarcaux du féodalisme, n'est pas du tout ce sur quoi Friot insiste. Dossier complexe, à aborder en détail dans un cadre autre ou une séance ultérieure.